

# Analyse critique et féminismes matérialistes. Travail, sexualité(s), culture

Annie Bidet-Mordrel, Elsa Galerand, Danièle Kergoat

DANS CAHIERS DU GENRE 2016/3 (HS N° 4), PAGES 5 À 27

ÉDITIONS ASSOCIATION FÉMININ MASCULIN RECHERCHES

ISSN 1298-6046

ISBN 9782343100074

DOI 10.3917/cdge.hso4.0005

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-cahiers-du-genre-2016-3-page-5.htm>



CAIRN.INFO  
MATIÈRES À RÉFLEXION



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.

**Distribution électronique Cairn.info pour Association Féminin Masculin Recherches.**

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

## Analyse critique et féminismes matérialistes. Travail, sexualité(s), culture

Centré sur les féminismes matérialistes, leurs développements, leurs différences et leurs formes de renouvellements, ce numéro voudrait contribuer à mettre au jour quelques-unes des tensions qui marquent actuellement la réflexion sur le genre ou sur les rapports sociaux de sexe et les relations qu'ils entretiennent aux autres rapports de pouvoir (de classe, de race, de colonialité, de sexualité) ; tensions qui participent aussi du questionnement sur l'émancipation.

La revendication d'un féminisme matérialiste apparaît pour la première fois, en 1975, sous la plume de Christine Delphy dans « Pour un féminisme matérialiste »<sup>1</sup> (Delphy 1998 [1975]), avant d'être collectivement reprise<sup>2</sup> et, par là-même, constituée en tant que courant théorique et politique de la pensée féministe. C'est à ce courant, auquel sont le plus souvent associés les travaux de Guillaumin (1978a, 1978b), Mathieu (1991, 2014), Delphy (1998, 2001), Tabet (1998, 2004) et Wittig (2001 [1992]), qu'il est couramment fait référence lorsqu'il est question du féminisme matérialiste au singulier. En dépit de ses différences et débats internes, et bien que ses frontières, clôtures ou exclusions puissent être matière à discussion, l'ensemble désigné par cet usage au singulier ('le' féminisme matérialiste) peut se lire comme un travail collectif de théorisation des catégories de sexe : en termes

---

<sup>1</sup> « L'ennemi principal » (Delphy 1970) donnait cependant déjà « des bases pour une analyse matérialiste de l'oppression des femmes ».

<sup>2</sup> Notamment dans le cadre des revues *Questions féministes* puis *Nouvelles questions féministes*.

de classes<sup>3</sup> et des rapports les unissant, suivant les principes de l'unité des contraires et du matérialisme ; en termes de rapports sociaux y compris d'exploitation, de dépossession ou d'appropriation.

'Les féminismes matérialistes'<sup>4</sup> renvoient ici, plus largement, à l'ensemble des analyses qui empruntent des outils au cadrage marxien pour penser le genre et son intrication aux autres rapports sociaux<sup>5</sup>. Or il existe, *de facto*, bien des manières de se référer au matérialisme aujourd'hui, de le mobiliser et, partant, de le retravailler ; et cette multiplicité des démarches se réclamant du ou d'un matérialisme constitue, précisément, l'un des enjeux de ce numéro. En toile de fond, il faut d'ailleurs le situer dans le contexte, à nos yeux paradoxal, d'une marginalisation persistante du courant du féminisme matérialiste dans la théorie critique comme dans les études féministes ou de genre, alors même que nous assistons à une (re)montée en puissance des analyses qui se réclament, pourtant, du matérialisme.

Les redéfinitions féministes du travail et de l'exploitation, de l'économie comme de l'anatomie politiques, les conceptualisations du « *mode de production domestique* », du « *sexage* », du « *sexe social* », de l'« *idée de nature* » et de « *la pensée straight* »<sup>6</sup> sont, en effet, rarement convoquées par ou dans la « *nouvelle pensée critique* »<sup>7</sup>, si bien que la critique féministe qui s'empare

<sup>3</sup> À noter qu'à ce jour, il n'existe aucun ouvrage en français proposant une synthèse de ce courant et c'est bien autrement que nous avons conçu ce numéro.

<sup>4</sup> Du côté de la littérature anglophone, il est parfois question de '*materialist feminism*' pour désigner les travaux qui, selon des approches diverses, se sont développés avec et contre le '*marxist feminism*' dans les années 1980 et 1990. Nous renvoyons sur ce point à Kuhn et Wolpe (1978), Landry et Maclean (1993), Vogel (1995), Hennessy et Ingraham (1997).

<sup>5</sup> Mais n'incluent pas le '*material feminism*' et le '*new materialism*', dont le matérialisme, plus 'ontologique' ou 'posthumaniste' que socio-historico-politique, nous semble renvoyer davantage à l'analyse du concept de matérialité, qui, en permettant de dépasser différents dualismes, est supposée ouvrir des perspectives éthiques, écologiques et politiques : Alaimo et Hekman (2008), Coole et Frost (2010), Van der Tuin et Dolphijn (2010, 2012), Möser (2016).

<sup>6</sup> Delphy (1998 [1975], 2001 [1998]), Guillaumin (1978a, 1978b), Mathieu (1991, 2014), Tabet (1998, 2004), Wittig (2001 [1992]).

<sup>7</sup> Voir Razmig Keucheyan (2010) qui convoque bien des théories du genre mais fait l'impasse sur les redéfinitions féministes des concepts de travail et

de ces outils semble se renouveler, sinon à contre-courant, du moins en marge des tendances dominantes. Ce premier constat ouvre sur la question des conditions de production, de circulation et de réception des théories critiques<sup>8</sup> (Juteau, ce numéro) comme sur celle des modalités selon lesquelles les débats et lignes de fractures se déplacent et se réorganisent depuis les années 1970. Avec la diffusion du questionnement postmoderne, le déclin tendanciel du référent de classe, le déploiement des théories politiques de la sexualité et l'accent mis sur les subjectivités et les identités, l'essor du paradigme de l'intersectionnalité, des points de vue postcolonial et décolonial et des critiques *queer* du sujet, les oppositions entre féminisme marxiste, matérialiste, différencialiste et culturaliste se sont recomposées.

Si la tension entre un féminisme matérialiste — historiquement construit 'avec et contre' Marx — et une tendance *queer* — souvent fondée sur le rejet des métarécits, incluant le récit marxien — continue de structurer le champ des recherches sur le genre, on voit aussi se profiler des tentatives d'articulation « *queer et matérialiste* » (Dorlin, 2007, 2013 ; Cervulle, Rees-Robert 2010 ; Chetcuti 2013 ; Noyé 2014) et se multiplier les analyses qui se revendiquent d'un « *matérialisme culturel* » (Cervulle, ce numéro). Sous cette notion, que l'on doit à Raymond Williams (2009 [1977])<sup>9</sup>, un certain nombre de chercheurs et de chercheuses ont initialement voulu souligner la matérialité de la culture et de l'idéologie. Ce fut alors pour en faire une étude matérialiste, c'est-à-dire 'articulée', bien que de manière complexe et non fonctionnaliste, aux rapports sociaux de production, aux pratiques et aux luttes. Suivant cette perspective, l'efficace propre des marqueurs, des mots de la langue et leur importance dans les luttes, leur autonomie relative, leurs effets de réalité, exigent une étude spécifique, excluant toute « *théorie du reflet* » (Hall

---

d'exploitation et les conséquences qui en résultent sur les conditions de l'émancipation.

<sup>8</sup> Pour une analyse des conditions de réception du féminisme matérialiste français dans la littérature anglophone, nous renvoyons tout particulièrement à Adkins et Leonard (1996).

<sup>9</sup> Il s'agit bien ici du sens particulier de l'appellation dans les *cultural studies*, et non de ses usages en anthropologie, dans le champ du « *cultural materialism* » (Harris 2006 [1979]).

2012 [1985]). La société est alors comprise comme un ensemble complexe, ouvert, que rien, ni l'économie ni la culture, ne détermine de manière simple et sans effets en retour.

Les références au « *matérialisme culturel* » se sont, toutefois, elles aussi diversifiées. Elles s'appuient tantôt sur une lecture renouvelée de la théorie marxiste à partir de Gramsci, Lukacs ou Althusser, tantôt visent à l'augmenter de, voire à lui substituer, la boîte à outils foucauldienne, ou bien encore proposent une théorie matérialiste de la culture fondée sur l'indissociabilité de la matière et de la pensée — ce que donneraient à théoriser les sciences contemporaines — permettant de dépasser les dualismes unissant, en dépit de leur opposition, modernité et postmodernité (Van der Tuin, Dolphijn 2010).

Avec ce mouvement de renouvellement, la question qui consiste à déterminer la manière de rattacher les acquis de la critique postmoderne à la théorie marxiste ou féministe marxiste constitue un enjeu d'actualité : certaines théoriciennes retravaillent le débat théorie duale/théorie unitaire (Vogel 2013 [1983] ; Arruzza 2015). D'autres redéploient la critique marxiste sur le terrain de la sexualité qu'elle avait tendanciellement délaissé (Hennessy 2000, 2002, 2006). D'autres encore s'efforcent de renouer la critique du désir à celle du profit, de la marchandisation et du capital (Floyd 2013 [2009]) ou encore le projet *queer* de subversion des identités sexuelles à la critique du capitalisme, compris comme totalité complexe dont les conditions de reproduction impliqueraient la famille, en même temps que la liaison non mécanique du culturel et de l'économique (Hennessy 1994 ; Butler 2001 [1997] ; Arruzza 2010). On parle d'un marxisme *queer*, d'une union *queer* entre féminisme et marxisme, d'un tournant marxiste de la théorie *queer* (Noyé 2014) ou encore d'une *queerisation* du matérialisme (Dorlin 2013). Tout se passe alors comme s'il s'agissait de faire un pas de côté vis-à-vis d'un certain féminisme matérialiste — comme s'il était inapte à se voir intégré à la théorie *queer*. Avec Stevi Jackson (2009), on peut pourtant se demander si ce pas de côté ne constitue pas une régression sur le plan théorique, s'il ne revient pas à passer tout droit au-dessus d'acquis décisifs : la théorisation des rapports sociaux de sexe en tant que rapports de production, d'exploitation et d'appropriation irréductibles au capital, d'une part

(Dunezat, Falquet, Juteau, ce numéro) ; aux différentes formes d'expropriation des désirs et de la sexualité, d'autre part (Jackson 1996, 2009, 2015 ; Wittig 2001 [1992] ; Juteau, Falquet, Collins, ce numéro).

En contrepoint, l'hégémonie qu'a pu exercer le féminisme postmoderne au cours des vingt dernières années (Epstein 2010) a aussi alimenté sa propre contradiction et le renouvellement d'un féminisme matérialiste pour lequel le genre est toujours déjà de l'économie politique, dont la prise en compte vient *de facto* redéfinir les pourtours du matérialisme. Plusieurs travaux plaident ainsi pour une (ré)actualisation des analyses en termes de classes de sexe ou de rapports sociaux (de sexe) au sens marxien<sup>10</sup>. Ces travaux montrent que toutes partielles, inachevées et imparfaites soient-elles, ces théorisations sont non seulement opératoires au regard des transformations en cours mais indispensables pour une compréhension non réductionniste de l'imbrication dynamique des différents rapports de pouvoir (Juteau 2010, ce numéro ; Kergoat 2012 ; Falquet 2014 ; Delphy 2015).

Finalement, il nous semble donc que le débat sur les contours et enjeux du féminisme matérialiste ou des féminismes qui se revendiquent d'un matérialisme (historique, culturel, marxiste, postmoderne, *queer* ou encore 'nouveau') est aujourd'hui rouvert et que différentes conceptions du matérialisme sont en passe de se redessiner.

C'est dans ce contexte, où l'expression même de féminisme matérialiste paraît de plus en plus ambiguë et revendiquée, qu'il nous semblait utile d'en questionner les usages, afin de mettre en perspective leurs tensions, généalogies, apports, développements et renouvellements : comment le travail de théorisation a-t-il évolué depuis les années 1970 ? Dans quelle mesure les concepts clés de rapport social, de travail, de classe, d'exploitation, d'appropriation, de systèmes de marque, de production et de reproduction ont-ils été réinvestis ou reformulés ? Comment conduisent-ils à appréhender les contradictions de

---

<sup>10</sup> Juteau (2015 [1999], 2010), Devreux (2004), Falquet (2009, 2014), Falquet, Moujoud (2010), Kergoat (2012), Caloz-Tschopp, Veloso Bermedo (2013), Scrinzi (2013), Amari (2015), Delphy (2015), Galerland (2015), Joseph (2015).

sexe, de race, de classe, de sexualité et à les mettre en rapport ? De quel(s) matérialisme(s) parle-t-on ? Quels en sont les objets de théorisation et contextes de production ? Quelle place fait-on au travail, à l'exploitation, aux corps, aux violences, à la sexualité, aux idées, à la *doxa*, aux subjectivités, à la culture et à la puissance d'agir dans les analyses qui s'en revendiquent ? Finalement, comment les (re)cadrages théoriques conduisent-ils à penser les transformations sociales et l'émancipation ?

Ce numéro ne saurait épuiser ces questions, d'autant qu'il compte bien des absentes. Chacun des textes rassemblés ici permet plutôt d'éclairer l'actualité de ces débats et leurs renouvellements. La lecture que nous en proposons s'articule autour de trois lignes de force.

### **Matérialismes, marxismes et postmodernismes**

Nous ouvrons ce dossier sur la question des relations ambivalentes de la critique féministe au tournant culturel du matérialisme d'une part, aux critiques postmodernes et post-structuralistes du marxisme d'autre part.

Maxime Cervulle propose d'abord d'éclairer d'un jour nouveau la controverse qui opposa Barrett et McIntosh à Delphy, en vue de dépasser une lecture réductrice opposant trop rapidement le féminisme matérialiste aux positionnements postmodernes. L'entretien d'une confusion entre postmodernisme et idéalisme serait particulièrement contre-productif et porteur de malentendus sur la définition même du matérialisme. À contre-courant d'une « *interprétation erronée de la querelle qui renverrait négligemment les féministes poststructuralistes et queer du côté de l'idéalisme naïf* », Maxime Cervulle entend montrer que ce « *qui peut parfois être perçu comme une 'déviation' vis-à-vis du matérialisme n'est bien souvent que la manifestation de la crise d'un certain marxisme orthodoxe* ». Aussi, il existerait bien un matérialisme chez Butler. Attaché au tournant culturel du marxisme du groupe des *cultural studies de Birmingham* en particulier, il s'agirait d'un matérialisme augmenté et méconnu comme tel au sein du féminisme français, miné de l'intérieur par une compréhension réductrice du cadre marxiste. Maxime

Cervulle défend cet autre féminisme matérialiste, culturel celui-ci, dont il repère des traces dans les prises de positions de Barrett et McIntosh contre *L'ennemi principal* de Delphy. Si ce courant persiste à réserver le concept d'exploitation au seul rapport de classe et à rabattre l'oppression des femmes sur l'idéologie, il s'avère néanmoins important par la centralité qu'il accorde à la culture, au langage et à l'idéologie pour penser la constitution des sujets, thèmes trop largement délaissés, selon l'auteur, par le féminisme matérialiste à la française.

Ce texte invite ainsi à interroger les analyses matérialistes qui contournent la question des subjectivités, à en réfléchir les limites et ce qu'elles laissent échapper. En creux, il montre aussi qu'au travers des réinvestissements actuels du matérialisme et des manières concurrentes de s'en revendiquer, les frontières de l'idéalisme semblent se redessiner. À l'idéalisme 'naïf', Maxime Cervulle oppose un culturalisme raisonné qu'il appelle à réhabiliter pour contrer le réductionnisme économiciste.

Cependant, pour rompre avec ce réductionnisme où la culture et l'idéologie sont comprises comme de simples *reflets* d'une base économique, deux conceptions du matérialisme continuent de s'opposer. L'une le réduit à l'affirmation de la matérialité de la culture, des discours, de l'idéologie, et de leurs effets de réalité, insistant sur leur autonomie comprise comme indépendance. Elle fait ainsi l'impasse sur la production même de cette culture qui s'en trouve réifiée. L'autre <sup>11</sup> consiste précisément à penser la complexité de l'articulation, c'est-à-dire à mettre cette 'matérialité' reconnue des idées en rapport avec autre chose qu'elle-même : les rapports sociaux de production et l'histoire. Suivant cette deuxième conception, c'est en partie ce rapport même qui fait la matérialité des idées. Elle résiderait, pour une part, dans les effets que les idées produisent dans les pratiques et à travers elles, et dans ce que les idées doivent à leur processus de production.

Sur ce fil d'un matérialisme complexe qu'il déroule différemment, le texte de Sylvia Walby est tiré d'une communi-

---

<sup>11</sup> C'est ce matérialisme complexe que l'on trouve déjà chez Gramsci, Lukacs, Althusser, qui se trouve diversement retravaillé par les marxistes de Birmingham et, entre autres, par les chercheuses du Women's Studies Group (1978).

cation présentée à San Francisco en 1988 et fut publié dans *Destabilizing Theory* en 1992. Il intervient donc dans le débat quelques années après la publication de la controverse revisitée par Maxime Cervulle. Ce texte, qui a fait date, témoigne d'un moment du débat et propose un programme de recherches. Acceptant et assumant les critiques postmodernes visant les approches structurelles, Sylvia Walby se propose pourtant d'en montrer les limites. À trop vouloir abandonner les explications causales, la pertinence du questionnement risque de se perdre en extrême fragmentation et de « sous-estimer les assises du pouvoir » au point de conduire vers « un empirisme pur et simple ». Contre ces excès postmodernes, d'une part, la tentation d'un retour au marxisme globalisant, d'autre part, Sylvia Walby défend une « solution intermédiaire » où il s'agit de se donner les moyens de comprendre les variations et la complexité du social. Pour autant, la saisie de cette complexité ne devrait pas se fonder sur le déni des continuités historiques, des constantes ou des récurrences observables. Sylvia Walby insiste alors sur l'importance de ne pas céder aux conceptions postmodernes du pouvoir lorsqu'elles le rendent « totalement diffus, au point d'interdire toute analyse du degré d'oppression d'un groupe social par un autre », alors même que « le patriarcat et le racisme demeurent de puissants ressorts sociaux » et que « le capitalisme n'a pas reculé ».

Penser la diversité, le changement, éviter l'essentialisme, la réification des catégories et leur homogénéisation, prendre en compte le discours, les subjectivités et leur constitution, cela n'implique pas pour Sylvia Walby l'abandon de recherches causales, mais bien plutôt leur complexification. C'est à cela qu'elle consacrera ses recherches ultérieures, mobilisant la théorie de la complexité pour penser la société comme totalité au croisement de logiques différentes, en saisir l'historicité, donner sa place au discours et aux subjectivités, tenir ensemble l'idéal et le matériel.

### **Renouvellements intersectionnels des analyses matérialistes : au sujet des corps, des violences et de la contrainte à l'hétérosexualité**

Cette deuxième entrée est l'occasion de préciser les contributions spécifiques des théorisations matérialistes du genre à la réflexion intersectionnelle sur le thème des violences, de la construction sociale des corps et de l'hétérosexualité en tant que régime politique. Les textes rassemblés ici offrent autant de prolongements critiques des travaux matérialistes sur les usages des corps, les manières dont ils sont appropriés, manipulés, marqués, sexués et sexualisés. Ils pointent aussi différentes formes de réductionnisme susceptibles de miner les tentatives d'unification des luttes et permettent de mesurer les limites des constructivismes non matérialistes.

En clin d'œil au texte premier de Gayle Rubin (1975) qui dévoilait notamment le tabou de l'homosexualité comme principe organisateur des logiques d'alliance et de parenté, Jules Falquet propose ici de revisiter l'analyse de l'économie politique de l'(hétéro)sexualité, dans une perspective imbricationniste et décoloniale. Prenant appui sur le travail de Wittig, dont elle montre la filiation avec la théorisation du sexage, cette proposition entend se situer à distance d'« *une bonne partie de la théorie queer et trans blanche [qui] estime que le problème réside dans la funeste binarité des corps, des genres ou des sexualités* » et qui tend à isoler l'hétérosexualité au point de l'envisager comme un champ de lutte séparé. *A contrario*, Jules Falquet inscrit son analyse dans une 'généalogie' du féminisme matérialiste, avant tout ancrée dans la critique du travail.

C'est cet ancrage initial qui donne à la perspective féministe matérialiste sa charge politique. Cette dernière se manifeste notamment dans sa capacité à 'dés-autonomiser' *la sexualité* et c'est précisément cette opération de 'dés-autonomisation' que Jules Falquet entend prolonger pour avancer vers une compréhension imbricationniste des politiques sexuelles et des rapports qu'elles entretiennent aux autres instances qui organisent socialement la reproduction, le travail de production des corps et leur circulation. Jules Falquet se tourne ainsi vers les travaux de Tabet, Mathieu et Gestin pour les retravailler à l'aune des

analyses féministes décoloniales qui tentent de penser « *les liens entre hétérosexualité, racisme (métissage, blanchiment et occidentalisation forcée), assignation à tel ou tel type de travail (et de mobilité), et logiques militaristes de recolonisation* ». Elle avance alors le concept de ‘combinatoire *straight*’ pour désigner « *l’ensemble [des] institutions et règles qui organisent solidairement l’alliance et la filiation* ».

Le texte de Patricia Hill Collins s’attaque lui aussi à la politisation de la sexualité, depuis un point de vue *black feminist*. Il s’agit d’une version remaniée du Chapitre VI de *Black Feminist Thought* (Collins 2008 [1990]), où elle s’intéresse plus spécifiquement à la pornographie, à la prostitution et au viol en tant que dispositifs historiques de production et de régulation des corps des femmes noires. En examinant les usages et représentations de ces corps, elle montre comment l’adoption d’une perspective intersectionnelle, ancrée dans l’expérience des femmes noires, conduit à se départir des critiques dominantes de la sexualité. Plutôt que de théoriser cette catégorie de la domination comme un système « *autonome et semblable* » à la race, la classe, la nation ou le genre, ou à l’inverse, comme une sous-composante de chacun de ses systèmes, il s’agit de chercher à voir en quoi la sexualité fonctionne comme un site d’intersectionnalité. Si la hiérarchie des sexualités peut bien être comprise en elle-même comme *un* système d’oppression, ce chapitre montre cependant qu’elle ne peut, à elle seule, rendre compte de l’oppression sexuelle. L’hétérosexisme comme les mythes de l’hypersexualité des Noir·e·s et de l’appétit sexuel excessif des Africain·e·s sont ici resitués dans une économie politique des violences sexuelles, notamment héritée de l’esclavage. Aussi les représentations des femmes noires comme « *bêtes de somme* » ou « *objets de plaisir* » participent-elles d’un *continuum* indissociable de « *l’exploitation de leur travail, de leur sexualité et de leur fertilité* ».

L’analyse rompt ainsi avec les tendances repérables à séparer les faces idéelles et matérielles des rapports de pouvoir, les violences des rapports de production, ou encore l’oppression physique de l’exploitation du travail. De ce point de vue, ce texte fait écho à « *Pratique du pouvoir et idée de nature* » (Guillaumin 1978 a et b). Simultanément, il montre bien l’im-

portance de réinvestir le concept de *sexage* pour le retravailler : si les femmes blanches sont réduites à l'état d'objet, les femmes noires sont autrement déshumanisées.

Une autre ligne de force de ce texte réside dans sa manière de lever l'un des derniers tabous de la pensée féministe africaine américaine : le silence que les femmes noires continuent d'observer au sujet du viol lorsqu'il est le fait des hommes noirs. Patricia Hill Collins offre ici une analyse particulièrement aiguisée de ce silence. En examinant ce qu'il doit au racisme, elle précise les modalités selon lesquelles il vient concrètement fragiliser la combativité féministe et renforcer la domination de genre. Ce qui est une autre manière de rendre compte de l'intersectionnalité<sup>12</sup>, par la dynamique des luttes et des rapports de force.

C'est aussi sur la question des violences qui sont tuées qu'intervient la contribution de Danielle Juteau. Comme son titre l'indique, elle y défend un paradigme féministe matérialiste de l'intersectionnalité, directement inspiré de la théorie de Guillaumin dans le droit fil des prolongements qu'elle en a proposés ailleurs (Juteau, Laurin 1988 ; Juteau 2015 [1999], 2010). L'un des grands apports de ce texte est de discuter les limites heuristiques d'une intersectionnalité qui n'intégrerait pas les rapports sociaux de sexe dans son analyse.

La perspective féministe matérialiste est trop souvent noyée dans les vagues de l'intersectionnalité qui, soucieuse d'appréhender la complexité du réel, semble pouvoir l'inclure tout 'naturellement'. Danielle Juteau prouve qu'il n'en est rien et que, loin de subsumer ce dernier, c'est-à-dire de penser le particulier féminisme matérialiste sous le général intersectionnalité, ces deux termes peuvent s'opposer au niveau épistémologique. La perspective intersectionnelle est certes constructiviste, mais elle se limite trop souvent aux processus d'« *enculturation* » ou de socialisation de genre au détriment des rapports sociaux qui produisent des hommes et des femmes. Elle sert alors « à *élucider les facteurs — rapports de classe et colonio-racistes — responsables des différences internes à une catégorie genrée plutôt*

---

<sup>12</sup> Pour d'autres travaux sur ce thème, nous renvoyons notamment au numéro de *Nouvelles questions féministes*, « Sexisme et racisme, le cas français » de 2006, particulièrement aux articles de Christelle Hamel et de Christine Delphy.

*qu'aux rapports constitutifs des différences intercatégorielles [i.e. hommes-femmes] que l'analyse féministe matérialiste introduit comme troisième pôle de l'articulation* ». Certes, la catégorie 'femmes' est hétérogène en raison des rapports contradictoires, liés au colonialisme, au néolibéralisme, au racisme, qui la constituent. Mais les autres catégories le sont tout autant en raison des rapports sociaux spécifiques que dévoile l'analyse féministe matérialiste. Celle-ci en effet théorise la construction sociale des catégories de sexe et pas seulement l'hétérogénéité de celle des 'femmes'. On est donc avec ce texte au cœur même du propos de ce dossier.

Juteau prend le cas de la violence contre les femmes (une forme parmi d'autres de l'oppression subie par les femmes) pour faire ressortir la contribution spécifique du paradigme féministe matérialiste de l'intersectionnalité. La tuerie de Polytechnique en est un exemple : treize étudiantes, blanches et de classe moyenne. Il s'agit bien d'un crime commis contre des femmes pour leur appartenance à un groupe social visé en tant que tel. La violence contre les femmes autochtones doit s'analyser de la même manière. Non pas qu'il faille ignorer ou sous-estimer la dynamique du colonialisme, ses séquelles et ses formes actuelles, le poids du racisme et de la pauvreté... mais se limiter à ces facteurs revient à faire l'impasse sur la dimension sexuée de cette violence qui reste alors à expliquer. Et comme le montre ce texte, cela suppose de rompre définitivement avec la réduction du matérialisme à l'économie et de l'économie au capitalisme comme avec des compréhensions, aveugles au sexe, des rapports sociaux de race et de colonialité.

### **Travail et émancipation**

Les trois contributions qui viennent boucler ce numéro s'attachent aux renouvellements de la réflexion féministe sur la question du travail. Elles mettent chacune en évidence, sous des angles différents, les implications politiques des redéfinitions extensives du travail qu'elles engagent, non seulement la centralité du travail et de ses divisions dans le processus de production des hiérarchies sociales mais aussi la puissance d'une critique féministe matérialiste du travail pour penser l'émancipation.

Alexis Cukier défend ici une épistémologie de l'émancipation qui réaffirme la centralité du travail — entendu au sens politique de ce à partir de quoi on peut reproduire mais aussi transformer les rapports sociaux.

Pour lui, il s'agit de mettre le point de vue de la critique et des luttes au point de départ de l'enquête empirique et conceptuelle, raisonner en termes de rapports sociaux, affirmer la centralité du travail comme étant l'élément ordonnateur de la société, et mettre au cœur des luttes pour l'émancipation la transformation du procès, de l'organisation et surtout de la division du travail. Il s'agit bien de penser le rapport entre travail et démocratie à partir de ces analyses qui politisent le travail : le travail doit être considéré aujourd'hui comme le centre d'une stratégie de démocratisation des rapports sociaux.

Ce texte explicite les points d'appui féministes matérialistes de cette perspective d'une politique démocratique du travail. Il reprend et approfondit différentes redéfinitions/repolitisations féministes du concept de travail en mobilisant les analyses de Delphy, Kergoat, Federici et Falquet pour montrer en quoi, tout en se distinguant, elles permettent d'imaginer un « *travail démocratique* », où il ne s'agit pas seulement de modifier l'organisation du travail mais aussi de transformer son procès — ce que et comment on produit.

Tout d'abord, la prise en compte des enjeux politiques que sont la captation du temps et la production du vivre entraîne la remise en cause de la séparation entre privé et public, sphères salariales et politiques. Elle permet donc une politisation radicale du concept de travail en montrant que ce qui compte comme du travail est un enjeu politique primordial, et constitue l'objet d'une lutte entre classes : celle des travailleurs et des capitalistes, mais aussi celle des femmes et des hommes. Recoupant les positions de Juteau (ce numéro), la centralité épistémologique de la notion de classes de sexe est ici réaffirmée et mise en œuvre.

Sa thèse, qui réside dans la démonstration de l'indissociabilité entre les fonctions économiques (production des biens et des services) et politiques (reproduction et transformation des rapports sociaux), permet de renouveler la critique de l'économie politique, de penser le travail comme un levier d'émanci-

pation collective. L'auteur montre aussi comment les analyses féministes matérialistes permettent de dépasser l'opposition « *entre stratégies centrées sur la conquête politique des appareils étatiques ou sur l'auto-organisation économique* » et d'avancer « *en direction de l'invention d'un travail féministe, postcapitaliste et démocratique* ».

Dans la contribution suivante, Xavier Dunezat opère quelques-unes des mises au point qui s'imposent face aux accusations lancinantes portées à l'encontre d'« *un féminisme matérialiste à la française* » souvent présenté comme un bloc unifié selon les assertions suivantes : 1. il serait marqué par un économicisme outrancier visible dans l'attention démesurée qu'il accorderait au travail ; 2. ce biais le conduirait à négliger des dimensions idéelles de la réalité ; 3. il serait finalement inopérant pour penser l'émancipation compte tenu de ses impasses sur les subjectivités, les pratiques subversives ou les résistances. Par opposition, les apports de la sociologie matérialiste des rapports sociaux de sexe à la sociologie du travail, des conflits du travail et, partant, à la critique de l'économie politique sont mis en évidence ici, et ces apports portent un coup sérieux au supposé réductionnisme économiciste tant ils viennent complexifier la compréhension du travail. En l'envisageant de manière extensive en tant qu'activité par laquelle les individus 'en chair et en os' se produisent, produisent leurs vies et leurs rapports, cette sociologie a non seulement dévoilé l'arbitraire de la séparation entre production et reproduction, mais aussi les confusions entre travail et travail salarié, exploitation et capitalisme, économie et marché. Parce qu'elle comprend la division sexuelle du travail comme une forme proprement sociale et politique de division du travail, comme un enjeu de lutte — y compris à l'intérieur des mouvements sociaux —, cette sociologie fait par ailleurs pleinement intervenir les subjectivités, les représentations, les idéologies (celle de la vocation par exemple) et les consciences dans l'analyse. Xavier Dunezat montre ainsi en quoi la sociologie des rapports sociaux se démarque d'une sociologie de la domination sans sujets et sans résistances. En la faisant travailler sur des luttes concrètes, les mouvements de chômeurs et de sans-papiers, ses propres travaux sont exemplaires de la manière dont la problématique des rapports sociaux permet de saisir

l'ambivalence des dynamiques de pouvoir (Dunezat 2009 ; Dunezat, Galerland 2014). Elles sont bien faites d'oppression, de domination et d'exploitation dit-il, mais aussi et indissociablement de résistances et de luttes. Aussi « *la part pensée des rapports sociaux* » est-elle centrale pour comprendre ces dynamiques et leur ambivalence que l'auteur examine dans l'organisation du travail militant sur ces terrains.

Dans cet article, le parti pris pour une méthode matérialiste, ancrée dans l'analyse des pratiques, apparaît comme particulièrement précieux pour la sociologie des conflits sociaux, des luttes et des résistances. Le questionnement sur l'émancipation se trouve alors déplacé, reformulé et complexifié par la prise en compte de la « *consubstantialité des rapports sociaux* » (Kergoat 2009, 2012). Il s'agit moins d'interroger les représentations du Sujet que de s'attaquer au problème du passage au collectif, depuis une approche réaliste centrée sur le travail d'émancipation par excellence : le travail militant.

Finalement, c'est sur l'enjeu du 'non partage' du travail domestique — enjeu qui fut au centre des débats des années 1970 et 1980<sup>13</sup>, puis largement délaissé et qui revient en force aujourd'hui — que se clôturera ce numéro. Gratuit, reproductif, de soin ou de *care*, nombre de travaux témoignent des différents découpages dont ce travail domestique a pu faire l'objet dans la recherche féministe. Depuis la théorisation du mode de production domestique, non pas centrée sur la spécificité de l'activité de travail ou de ce qu'elle produit mais bien sur celle de son exploitation, on mesurera les déplacements induits par la prise en compte des contradictions internes à la classe des femmes sur le sujet, sous l'effet des critiques issues du *black feminism* en particulier.

Après avoir décrit l'histoire de la 'privatisation' et de la féminisation/racialisation du *care*, et de sa conséquence, la dévaluation de cette activité, « Pour une société du *care* » esquisse des pistes pour changer la nature genrée du *care* et sa transformation en un élément clé de lien social. Pour mieux saisir les fondements analytiques de ces propositions, nous

---

<sup>13</sup> Benston (1969), Dalla Costa, James (1973), Federici (2012 [1975]), Molyneux (1979), Delphy (1998, 2001), Vogel (2013).

renvoyons aux travaux antérieurs d'Evelyn Nakano Glenn sur le travail forcé et les reconfigurations historiques des divisions sexuelles et raciales du travail reproductif gratuit et payé aux États-Unis (Glenn 2009 [1992], 2009, 2010). Ici, elle propose en particulier la reconnaissance du *care* comme un vrai travail. Ce n'est pas tant pour ce qu'il dit que ce texte est pertinent pour notre propos que parce qu'il pose le problème de sa distribution entre les hommes et les femmes et entre les femmes elles-mêmes et parce qu'il fait partie des rares textes qui relancent le débat sur la question de savoir que faire avec ce travail dont la filiation avec le travail domestique est évidente. Quoi que l'on puisse penser des solutions qu'il esquisse par ailleurs, cet article est l'occasion de réfléchir au prolongement du débat féministe sur le problème du 'non partage' du travail domestique (Delphy 2006). Or, comme nous l'avons mentionné plus haut, depuis les années 1970 qui ont vu proposer le salaire au travail ménager (Della Costa, James 1973 ; Federici 2012 [1975]), cet enjeu a été, à quelques exceptions près, largement délaissé. C'est l'irruption de la problématique du *care* — pour autant que le *care* soit appréhendé comme travail — qui a permis de renouveler le débat en continuant le travail d'implosion auquel la pensée féministe des années 1970 avait soumis le concept de travail, et en reposant sur de nouvelles bases la question du travail domestique et de son intrication avec la société salariale. Ce travail est subversif parce qu'il peut s'appuyer sur une autre dimension du travail, celle de l'utilité sociale, toujours disqualifiée par les systèmes de pouvoir dominants. Le travail du *care* tel que Evelyn Nakano Glenn le comprend, c'est-à-dire d'abord comme une pratique, en raison de son double caractère privé et public, permet de mettre en avant socialement — plus que cela n'est possible pour le travail domestique qui lui, est toujours de l'ordre du privé — l'utilité sociale du travail de *care*. C'est en raison de son appui sur l'utilité sociale que ce travail prend une charge subversive.

En effet, en faisant la balance entre *care* gratuit, traité comme une obligation familiale plutôt que comme une contribution politique sociétale, et *care* payé, qui a été assigné à d'«autres», dévalorisés, tels les femmes de couleur et les migrants, Evelyn Nakano Glenn montre qu'un travail de *care* reconnu comme un vrai travail, et les donneurs et donneuses de soin comme

fournissant un service social d'importance (et où les bénéficiaires seraient considérés comme des personnes à part entière), permettrait de repenser la citoyenneté dans une perspective d'émancipation sociale.

C'est ici le second niveau de lecture possible de cet article. Car c'est bien le problème de l'exercice et du partage du pouvoir dans la société dont il est question : le travail de *care* est une activité politique (Molinier 2013) en ce qu'il remet en question les rapports sociaux de classe, de race, de sexe.

Ce texte est l'illustration d'une démarche féministe matérialiste qui pense l'émancipation et les dominations dans le même mouvement, où le genre est central pour penser le travail et où le travail est central pour mener une analyse critique de la société et pour penser une société utopique. Comme le dit Sabine Masson (2008), « dans un monde où les dominations ne cessent de se renforcer, réfléchir sur le travail devrait incarner une forme de résistance ».

\* \*  
\*

Ce numéro comporte également dans la rubrique hors-champ un article de Vivian Aranha Sabóia qui porte sur les contradictions entre les politiques d'égalité au Brésil et la réalité des inégalités de genre. En dépit des conventions internationales et de leur traduction dans les lois brésiliennes quelque trente ans plus tard sous la pression des organisations féministes, l'ampleur du fossé entre les déclarations et la pratique reste colossale. Les entretiens menés avec des représentantes d'organes officiels soulignent l'absence de moyens concrets — sanctions et surtout budgets — pour lutter contre les discriminations de sexe. Or la culture machiste imprégnant la société brésilienne prévaut dans les appareils d'État, chez les politiciens tout comme dans les syndicats. Si les gouvernements de gauche appuyés par les mouvements sociaux (dont les féministes) ont favorisé l'émergence de lois égalitaires, les instances chargées de leur donner corps connaissent aujourd'hui une véritable crise de légitimité, faute des outils indispensables.

Annie Bidet-Mordrel, Elsa Galerland et Danièle Kergoat

## Références

- Adkins Lisa, Leonard Diana (eds) (1996). *Sex in Question: French Materialist Feminism*. London, Taylor & Francis.
- Alaimo Stacy, Hekman Susan (eds) (2008). *Material Feminisms*. Bloomington, Indiana University Press.
- Amari Salima (2015). « Certaines lesbiennes demeurent des femmes ». *Nouvelles questions féministes*, vol. 34, n° 1.
- Arruzza Cinzia (2010). « Vers une union ‘queer’ du marxisme et du féminisme ? ». *Contretemps*, n° 6.
- (2015). “Il genere del capitale: introduzione al femminismo marxista”. In Petrucciani Stefano (ed). *Storia del marxismo, III. Economia, politica, cultura: Marx oggi*. Roma, Carocci editore.
- Benston Margaret (1969). “The Political Economy of Women’s Liberation”. *Monthly Review*, vol. 21, n° 4.
- Butler Judith (2001 [1997]). « Simplement culturel ? ». *Actuel Marx*, n° 30. Réédition (2010). In Bidet-Mordrel Annie (ed). *Les rapports sociaux de sexe*. Paris, Puf « Actuel Marx confrontation ».
- Caloz-Tschopp Marie-Claire, Veloso Bermedo Teresa (2013). *Penser les métamorphoses de la politique, de la violence, de la guerre : avec Colette Guillaumin, Nicole-Claude Mathieu et Paola Tabet, féministes matérialistes*. Paris, L’Harmattan.
- Cervulle Maxime, Rees-Robert Nick (2010). « Matérialisme queer ». In Cervulle Maxime, Rees-Robert Nick. *Homo exoticus : race, classe et critique queer*. Paris, Armand Colin.
- Chetcuti Natacha (2013). « De la critique de la catégorisation de sexe à la déconstruction des genres : une approche ‘matérialiste postmoderne’ est-elle possible ? ». Intervention lors du 5<sup>e</sup> Congrès international de l’Association française de sociologie, 2-5 septembre, Nantes : <http://webtv.univ-nantes.fr/fiche/3655/genre-et-dominacion>
- Collins Patricia Hill (2008 [1990]). *Black Feminist Thought: Knowledge, Consciousness, and the Politics of Empowerment*. New York & London, Routledge.
- Coole Diana, Frost Samantha (eds) (2010). *New Materialisms. Ontology, Agency, and Politics*. Durham, Duke University Press.
- Dalla Costa Mariarosa, James Selma (1973). *Le pouvoir des femmes et la subversion sociale*. Genève, Librairie Adversaire.
- Delphy Christine (1970). « L’ennemi principal ». *Partisans*, n° 54-55. Réédité dans (1998). *L’ennemi principal, 1. Économie politique du patriarcat*. Paris, Syllepse.

- (1998 [1975]). « Pour un féminisme matérialiste ». In Delphy Christine. *L'ennemi principal, 1. Économie politique du patriarcat*. Paris, Syllepse.
- (2001 [1998]). *L'ennemi principal, 2. Penser le genre*. Paris, Syllepse.
- (2006). « Antisexisme ou antiracisme ? Un faux dilemme ». *Nouvelles questions féministes*, vol. 25, n° 1 « Sexisme et racisme, le cas français ». Reproduit in Delphy Christine (2008). *Classer, dominer. Qui sont les « autres » ?* Paris, La Fabrique.
- (2015). *Pour une théorie générale de l'exploitation*. Paris, Syllepse.
- Devreux Anne-Marie (2004). *Les propriétés formelles des rapports sociaux de sexe*. HDR, Université Paris-Descartes.
- Dorlin Elsa (2007). « Le queer est un matérialisme ». In Collectif. *Femmes, genre, féminisme*. Paris, Syllepse.
- (2013). « Le sexe comme marchandise. Queeriser le marxisme avec Gayle Rubin ». Intervention lors de la journée d'étude « Féminismes et guerres du sexe. Autour de Gayle Rubin ». 21 juin 2013, EHESS : [http://www.canalu.tv/video/ehess/3\\_feminismes\\_et\\_guerres\\_du\\_sexe\\_autour\\_de\\_gayle\\_rubin.12713](http://www.canalu.tv/video/ehess/3_feminismes_et_guerres_du_sexe_autour_de_gayle_rubin.12713)
- Dunezat Xavier (2009). « Trajectoires militantes et rapports sociaux de sexe ». In Fillieule Olivier, Roux Patricia (eds). *Le sexe du militantisme*. Paris, Presses de Sciences Po.
- Dunezat Xavier, Galerland Elsa (2014). « La résistance au prisme de la sociologie des rapports sociaux : les enjeux du passage au collectif ». In Calderon José-Angel, Cohen Valérie (eds). *Qu'est-ce que résister ? Usages et enjeux d'une catégorie d'analyse*. Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion.
- Epstein Barbara (2010). « Pourquoi le poststructuralisme est une impasse pour le féminisme ». *Agone*, n° 43.
- Falquet Jules (2009). « La règle du jeu. Repenser la co-formation des rapports sociaux de sexe, de classe et de 'race' dans la mondialisation néolibérale ». In Dorlin Elsa (ed). *Sexe, race, classe. Pour une épistémologie de la domination*. Paris, Puf « Actuel Marx confrontation ».
- (2014). « Femmes de ménage, loueuses d'utérus, travailleuses du sexe et travailleuses du care. Le 'dés-amalgamage conjugal' en contexte néolibéral : libération ou nouvelles formes d'appropriation ? ». Document de travail du Mage, n° 18 : <https://julesfalquet.wordpress.com/2010/05/26/hello-world/>

- Falquet Jules, Moujoud Nasima (2010). « Cent ans de sollicitude en France ». *Agone*, n° 43. Mis en ligne le 18 juin 2012 : <http://revueagone.revues.org/925>. Consulté le 08 juillet 2014.
- Federici Silvia (2012 [1975]). “Wages against Housework”. In Federici Silvia. *Revolution at Point Zero: Housework, Reproduction, and Feminist Struggle*. New York, PM Press [trad. fr. Damien Tissot (2016). « Un salaire pour le travail ménager ». In *Point zéro : propagation de la révolution. Salaire ménager, reproduction sociale, combat féministe*. Donnemarie-Dontilly, Éd. iXe].
- Floyd Kevin (2013 [2009]). *La réification du désir. Vers un marxisme queer*. Paris, éd. Amsterdam [trad. fr. Myriam Dennehy, Marion Duval, Clémence Garrot *et al.* ; éd. originale. *The Reification of Desire. Toward a Queer Marxism*. Minneapolis, University of Minnesota Press].
- Galerand Elsa (2015) ; « Quelle conceptualisation de l’exploitation pour quelle critique intersectionnelle ? ». *Recherches féministes*, vol. 28, n° 2.
- Glenn Evelyn Nakano (2009). « Le travail forcé : citoyenneté, obligation statutaire et assignation des femmes au *care* ». In Molinier Pascale, Laugier Sandra, Paperman Patricia (eds). *Qu’est-ce que le care ? Souci des autres, sensibilité, responsabilité*. Paris, Payot.
- (2009 [1992]). « De la servitude au travail de service : les continuités historiques de la division raciale du travail reproductif payé ». In Dorlin Elsa (ed). *Sexe, race, classe. Pour une épistémologie de la domination*. Paris, Puf « Actuel Marx confrontation ».
- (2010). *Forced to Care: Coercion and Caregiving in America*. Cambridge, Mass., Harvard University Press.
- Guillaumin Colette (1978a). « Pratique du pouvoir et idée de nature (1), L’appropriation des femmes ». *Questions féministes*, n° 2 « Les corps appropriés » [rééd. in (2016). *Sexe, race et pratique du pouvoir. L’idée de nature*. Donnemarie-Dontilly, Éd. iXe].
- (1978b). « Pratique du pouvoir et idée de nature (2), Le discours de la nature ». *Questions féministes*, n° 3 « Natur-elle-ment » [rééd. in (2016). *Sexe, race et pratique du pouvoir. L’idée de nature*. Donnemarie-Dontilly, Éd. iXe].
- Hall Stuart (2012 [1985]). « Signification, représentation, idéologie : Althusser et les débats poststructuralistes ». *Raisons politiques*, n° 48 [trad. fr. Christophe Jacquet et Kolja Lindner ; éd. originale. “Signification, Representation, Ideology: Althusser and the Post-Structuralist Debates”. *Critical Studies in Mass Communication*, vol. 2, n° 2].

- Hamel Christelle (2006). « La sexualité entre sexisme et racisme : les descendants de migrant.e.s du Maghreb et la virginité ». *Nouvelles questions féministes*, vol. 25, n° 1 « Sexisme et racisme, le cas français ».
- Harris Marvin (2006 [1979]). *Cultural Materialism: The Struggle for a Science of Culture*. Cambridge, Pearson.
- Hennessy Rosemary (1994). «Queer Theory, Left Politics». *Rethinking Marxism. A Journal of Economics, Culture & Society*, vol. 7, n° 3.
- (2000). *Profit and Pleasure, Sexual Identities in Late Capitalism*. New York & London, Routledge.
- (2002). «Reclaiming Marxist Feminism for a Need-Based Sexual Politics». In Holmstrom Nancy (ed). *The Socialist Feminist Project: A Contemporary Reader in Theory and Politics*. Monthly Review Press: [http://monthlyreview.org/product/socialist\\_feminist\\_project/](http://monthlyreview.org/product/socialist_feminist_project/) [trad. fr. Morgane Merteuil. « Politiques sexuelles et besoins sociaux : pour un féminisme marxiste ». *Période*, 11 juin 2014 : <http://revueperiode.net/politiques-sexuelles-et-besoins-sociaux-pour-un-feminisme-marxiste/>].
- (2006). «Returning to Reproduction Queerly: Sex, Labor, Need». *Rethinking Marxism. A Journal of Economics, Culture & Society*, vol. 18, n° 3.
- Hennessy Rosemary, Ingraham Chrys (eds) (1997). *Materialist Feminism: A Reader in Class, Difference, and Women's Lives*. New York, Routledge.
- Jackson Stevi (1996). « Récents débats sur l'hétérosexualité : une approche féministe matérialiste ». *Nouvelles questions féministes*, vol. 17, n° 3.
- (2009). « Pourquoi un féminisme matérialiste est (encore) possible et nécessaire ». *Nouvelles questions féministes*, vol. 28, n° 3.
- (2015). « Genre, sexualité et hétérosexualité. La complexité (et les limites) de l'hétéronormativité ». *Nouvelles questions féministes*, vol. 34, n° 2.
- Joseph Rose-Myrlië (2015). *L'articulation des rapports sociaux de sexe, de classe et de race dans la migration et le travail des femmes haïtiennes*. Thèse de doctorat de sociologie, Université Paris 7 et Université de Lausanne.
- Juteau Danielle (2015 [1999]). *L'ethnicité et ses frontières*. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal.
- (2010). « 'Nous' les femmes : sur l'indissociable homogénéité et hétérogénéité de la catégorie ». *L'homme et la société*, vol. 2, n° 176-177.

- Juteau Danielle, Laurin Nicole (1988). « L'évolution des formes de l'appropriation des femmes : des religieuses aux 'mères porteuses' ». *Revue canadienne de sociologie et d'anthropologie*, vol. 25, n° 2.
- Kergoat Danièle (2009). « Dynamique et consubstantialité des rapports sociaux ». In Dorlin Elsa (ed). *Sexe, race, classe. Pour une épistémologie de la domination*. Paris, Puf « Actuel Marx confrontation ».
- (2012). *Se battre, disent-elles...* Paris, La Dispute « Le genre du monde ».
- Keucheyan Razmig (2010). *Hémisphère gauche. Une cartographie des nouvelles pensées critiques*. Paris, La Découverte.
- Kuhn Annette, Wolpe AnnMarie (eds) (1978). *Feminism and Materialism. Women and Modes of Production*. London & Boston, Routledge & Kegan Paul.
- Landry Donna, Maclean Gerald (1993). *Materialist Feminisms*. Cambridge, Mass., Blackwell.
- Masson Sabine (2008). « Le genre et la colonialité du travail en Amérique centrale ». In Rosende Magdalena, Benelli Natalie (eds). *Laboratoires du travail*. Lausanne, Antipodes.
- Mathieu Nicole-Claude (1991). *L'anatomie politique. Catégorisations et idéologies du sexe*. Paris, Côté-femmes « Recherches ».
- (2014). *L'anatomie politique 2. Usage, dérégulation et résilience des femmes*. Paris, La Dispute « Le genre du monde ».
- Molinier Pascale (2013). *Le travail du care*. Paris, La Dispute « Le genre du monde ».
- Molyneux Maxine (1979). "Beyond the Domestic Labour Debate". *New Left Review*, n° 116.
- Möser Cornelia (2016). « Néomatérialisme : un nouveau courant féministe ? ». In Cervulle Maxime, Vörös Florian, Quemener Nelly (eds). *Matérialismes, culture et communication. Tome 2. Cultural Studies, théories féministes et décoloniales*. Paris, Presses des Mines, à paraître.
- Noyé Sophie (2014). « Pour un féminisme matérialiste et queer ». *Contretemps* : <http://www.contretemps.eu/interventions/feminisme-materealiste-queer>
- Rubin Gayle (1975). "The Traffic in Women: Notes on the 'Political Economy' of Sex". In Reiter Rayna R. (ed). *Toward an Anthropology of Women*. New York & London, Monthly Review Press [trad. fr. Nicole-Claude Mathieu (1998). « L'économie politique du sexe. Transactions sur les femmes et systèmes de sexe/genre ». *Les Cahiers du Cedref*, n° 7.

- Scrinzi Francesca (2013). *Genre, migrations et emplois domestiques en France et en Italie : construction de la non-qualification et de l'altérité ethnique*. Paris, Pétra.
- Tabet Paola (1998). *La construction sociale de l'inégalité des sexes. Des outils et des corps*. Paris, L'Harmattan « Bibliothèque du féminisme ».
- (2004). *La grande arnaque. Sexualité des femmes et échange économique-sexuel*. Paris, L'Harmattan « Bibliothèque du féminisme » [trad. José Contréras ; éd. originale (2004). *La grande beffa. Sessualità delle donne e scambio sesso-economico*. Rubbettino editore].
- Van der Tuin Iris, Dolphijn Rick (2010). "The Transversality of New Materialism". *Women: A Cultural Review*, vol. 21, n° 2.
- (eds) (2012). *New Materialisms. Interviews and Cartographies*. Ann Arbor, Open Humanities Press.
- Vogel Lise (1995). *Woman Questions. Essays for a Materialist Feminism*. New York & London, Pluto Press.
- (2013 [1983]). *Marxism and the Oppression of Women: Toward Unitary Theory*. Chicago, Haymarket Books.
- Walby Sylvia (1992). "Post-Post-Modernism? Theorizing Social Complexity". In Barrett Michèle, Phillips Anne (eds). *Destabilizing Theory: Contemporary Feminist Debates*. Cambridge, UK, Polity Press [trad. fr. dans ce volume].
- Williams Raymond (2009 [1977]). *Marxism and Literature*. Oxford, Oxford University Press.
- Wittig Monique (2001 [1992]). *La pensée straight*. Paris, Balland [éd. originale. *The Straight Mind and other Essays*. Boston, Beacon Press].
- Women's Studies Group (1978). *Women Take Issue. Aspects of Women's Subordination, Birmingham*. London, Centre for Contemporary Cultural Studies and Hutchinson.